

## **Elfriede Jelinek, Je voudrais être légère**

Je ne veux pas jouer, je ne veux pas non plus regarder les autres jouer. Je ne veux pas pousser les autres à jouer. Les gens ne peuvent pas dire quelque chose et faire comme s'ils vivaient. Je ne veux pas voir se refléter une fausse unité sur le visage des acteurs, celle de la vie. Je ne veux pas voir la mécanique de ce muscle « bien huilé » (Roland Barthes) de langage et de mouvement, « l'expression » -comme on dit- d'un acteur professionnel. Voix et mouvement associé, je ne veux pas voir. Au théâtre aujourd'hui, quelque chose est dévoilé, comment, on ne le voit pas, car les ficelles sont tirées par derrière. On cache la machinerie, on entoure l'acteur d'accessoires, on l'éclaire et il déambule. Parle.

Bêtement l'acteur imite un être humain ! – il a toute une gamme d'expressions et il extirpe de sa bouche une autre personne dont il étale le destin. Je ne veux pas insuffler la vie à des étrangers devant les spectateurs. Je ne sais pas mais je ne veux pas de ce parfum sacré du divin, de cet éveil à la vie. Je ne veux pas de théâtre. Peut-être que je ne veux exposer que des activités qu'on peut exercer pour représenter quelque chose mais sans y mettre d'autre sens. Que les acteurs disent ce que personne ne dit puisqu'il ne s'agit pas de la vie.

Les acteurs doivent montrer le travail. Ils doivent dire ce qui se passe, mais qu'on ne prétende jamais qu'il se passe en eux autre chose qu'on pourrait indirectement lire de leur visage et de leur corps. Des civils doivent parler sur une scène !

Peut-être un défilé de mode au cours duquel les femmes dans leurs vêtements diraient des phrases. Je voudrais être légère !

Défilé de mode justement parce qu'on pourrait présenter les vêtements tous seuls sur scène. En finir avec ces gens qui pourraient établir une relation systématique avec un personnage imaginaire ! Comme les habits, vous entendez, qui, eux, n'ont pas de forme propre, ils doivent être moulés autour de gens qui SONT leur forme. Les vêtements pendent aux cintres, flasques et négligés et puis quelqu'un se glisse en eux qui parle comme mon Saint chéri qui n'existe que parce que moi aussi j'existe :

Moi et celui qui doit être moi, nous n'apparaîtrons plus. Ni ensemble, ni séparément. Regardez-moi bien ! Vous ne me reverrez plus jamais ! Regrettez-le ! Regrettez-le maintenant ! Saint, saint, trois fois saint. Qui donc pourra me dire quels personnages doivent tenir un discours au théâtre. Je fais s'opposer n'importe qui mais qui est qui ? Je ne connais pas ces gens. Chacun peut être un autre et être représenté par une tierce personne qui peut être identique à une quatrième sans que ça frappe quelqu'un. Dit un homme. Dit la femme. Arrive un cheval chez le dentiste et il raconte une blague. Je ne veux pas vous connaître. Au revoir.

Les acteurs ont tendance à être faux alors que leurs spectateurs sont vrais. Nous, les spectateurs, nous sommes indispensables, les acteurs, non. C'est pour ça que les gens sur la scène peuvent rester vagues, flous, des accessoires de la vie, sans lesquels nous repartirions, le sac à main coincé sous nos bras flasques. Les acteurs sont inutiles comme ces petits sacs, au lieu de mouchoirs sales, bonbons et cigarettes, ils contiennent la poésie dont on les a remplis. Fantômes imprécis ! Produits dépourvus de sens, leur sens est le « produit d'une liberté surveillée » (Barthes). Pour chaque pièce sur scène, l'acteur a une liberté de manœuvre plus ou moins grande.

La flaque de liberté est là et l'acteur – servez-vous donc – y puise son suc, son sérum, ses sécrétions. Il n'y a pas de mystère. Il colle sa morve dessus. Mais quelle que soit la part qu'il prend par des gestes, parades, palabres, il doit pouvoir être imité, car lui, et d'autres de son espèce, doivent pouvoir le refaire avec précision. Comme dans la mode : chaque pièce est définie avec précision, mais pas trop étroitement, parce que ça doit servir... Le pull-over, la robe, eux aussi ont du jeu ou des manches. Oui. Et ce qui est nécessaire, c'est : Nous ! Nous n'avons pas la liberté d'être faux. Mais sur la scène ils l'ont, ils sont les ornements de notre vie, mobiles, ils peuvent être enlevés par la main de dieu, celle du metteur en scène. Il arrache le col d'un personnage et le colle sur un autre qui lui plaît mieux. Ou raccourcit simplement le personnage-robe-sac en refaisant l'ourlet, ce gérant de succursale d'une chaîne de magasins de jouets. Ne nous ennuyez pas avec votre substance.

Ou avec ce qui vous sert à simuler la substance. Comme des chiens qui se tournent autour avec des aboiements d'excitation. Qui est le chef ? Prétentieux que vous êtes ! Disparaissez ! Le sens du théâtre, c'est d'être sans contenu, mais en montrant le pouvoir des meneurs de jeu qui font marcher la machine. Ce n'est qu'en y mettant du sens que le metteur en scène peut illuminer les sacs à provisions vides, les sacs à provision flasques et prosaïques avec plus ou moins de prose dedans. Et soudain l'insignifiant se met à signifier. Quand le metteur en scène plonge la main dans l'éternité et en ressort quelque chose de frétilant. Puis il assassine tout ce qui fut et sa mise en scène, pourtant basée sur la répétition elle aussi, devient la seule possible. Il nie le passé et censure en même temps (cf. la mode) l'avenir qui n'a plus qu'à se régler sur lui pour les saisons prochaines. Le futur est maîtrisé, le nouveau réglé, avant même de naître. Puis une année passe, et les journaux exultent encore devant une nouveauté, une chose imprévisible qui vient relayer l'ancienne. Puis le théâtre recommence tout depuis le début, le passé peut être relayé, racheté par le présent, un présent qui dans une éternelle comparaison, doit toutefois constamment se pencher sur le passé. C'est pourquoi il y a des revues de théâtres. Si l'on a pas tout vu, on ne peut rien voir du tout.

Mais revenons à nos collaborateurs. Comment faire disparaître du théâtre ces taches sales que sont les acteurs afin d'éviter qu'ils se soulagent sur nous de leur emballage fraîcheur garantie, qu'ils nous émeuvent ou plutôt qu'ils nous abreuvent jusqu'à plus soif ? Car ce sont ces gens là, qui se déguisent et se drapent d'attributs qui usurpent le droit à une double vie. Ces personnes peuvent être dupliquées sans avoir pris le moindre risque car elles ne se perdent jamais. Oui, elles ne jouent pas avec leur existence ! Elles sont toujours pareilles à elles-mêmes, jamais elles ne tombent à travers le plancher, jamais elles ne s'élèvent dans les airs. Elles restent insignifiantes. Vironnez-les de notre vie, ces meubles ! Aplatissons-les jusqu'à les transformer en celluloïd ! Peut-être ferons-nous d'eux un film, d'où leur sueur, symbole d'un travail auquel ils cherchaient à échapper par le luxe de notre personnalité, ne pourra plus s'exhaler. Mais un film théâtre et non un film-film. Armer ! Appuyer ! Clic ! Avalé tout cru ! Rien ne peut plus être modifié, finie l'éternelle rengaine du jamais-tout-à-fait-pareil. Ils sont simplement bannis de notre vie et collés sur des bandes perforées qui gémissent de branlantes mélodies. Sortent de notre conception du corps, deviennent surface planes qui défilent devant nous. Ils deviennent impossibles et de ce fait n'ont plus à être interdits, car ils ne sont pas et ne sont plus rien.

Ou encore, à chaque représentation, faisons les tous changer de rôle, chacun fait chaque fois quelque chose d'entièrement différent. Ils ont des provisions de jeux possibles mais rien, comme pour nos vêtements, ne se répète jamais à l'identique. Seul le temps menace de tous nous engloutir. Il ne doit plus y avoir de théâtre. Ou alors on répète à l'infini la même chose (filmage d'une représentation secrète que nous autres humains, n'avons le droit de voir que dans SA SEULE ET UNIQUE REPETITION), ou bien on ne fait pas deux fois la même chose. Chaque fois quelque chose de tout autre.

De toute façon rien ne dure éternellement et au théâtre nous pouvons nous préparer à entrer dans la temporalité. Les hommes de théâtre n'entrent pas en scène parce qu'ils sont quelque chose, mais parce que l'accessoire en eux devient leur véritable identité. Leurs gesticulations, leurs phrases vaseuses et maladroitement que des sots leur ont fourrées dans la gueule, leurs mensonges : cela seul permet de les différencier. C'est bien cela, ils se substituent à des personnages qu'ils sont censés représenter et deviennent des ornements, des représentants de représentants, dans une chaîne sans fin et l'ornement sur scène devient l'essentiel. Et l'essentiel devient – faites place ! Arrière ! – décoration, effet de scène. Sans se soucier de la réalité, l'effet devient réalité. Les acteurs sont eux-mêmes leur propre signification et se définissent par eux-mêmes. Et je dis, qu'ils débarrassent les planches ! Ils ne sont pas vrais, nous seuls sommes vrais. Sveltes et chics dans nos élégants habits de théâtre, nous sommes le comble de ce qui existe. Ne dirigeons nos regards plus que sur nous ! Nous sommes nos propres acteurs ! N'ayons besoin de rien d'autre que de nous-mêmes. Entrons en nous et restons-y, chacun espère dans le fond que le maximum de gens le regarde lorsqu'il parade à travers l'existence, réglé comme une machine bien huilée par les journaux et leurs images. Devenons nos propres modèles et saupoudrons la neige, les prés, le savoir. De quoi ? Mais de nous-mêmes voyons ! Tout sera bien.